

## LE [VINGTIEME] SIECLE

Bek / Vek

ALEKSANDAR GATALICA

EXTRAIT

Mort

©Traduit par Alain Cappon

*Pour l'année 1914*

La déflagration de l'obus allemand fut effroyable et éjecta le frêle sergent La Fayette quelque part sur le côté. La salve avait frappé les positions de plein fouet alors que le petit sergent avait le périscope appliqué contre les yeux. Le dernier bruit qu'il entendit avant l'explosion fut le sifflement d'un obus de 120 mm. Sa première sensation à son réveil est un goût de glaise dans la bouche, d'argile rendue plus grasse encore par la pluie de la nuit. Se relevant d'un bond, il regarde à la ronde. Il n'est pas blessé et son uniforme n'est même pas déchiré. À la hâte il dégrafe sa chemise et ne se voit à la poitrine, côté gauche, qu'une petite cloque qui vient de crever et dont s'écoule un mince filet de sang... Puis il se retourne vers ses soldats et s'étonne de les voir tous à leur poste. Il a donné un ordre, il ne sait plus lequel, et on l'exécute en silence, plutôt mollement, mais sans discuter. Ses compagnons d'armes sont au complet, mais des tranchées françaises ne montent plus de

bruits de voix, de brouhaha, ni même de gémissements. L'artillerie allemande tire de nouvelles salves, mais le sergent n'en entend plus le sifflement. Les obus ne se fracassent pas. Partout alentour règne un silence funeste. Peut-être La Fayette rêve-t-il, tout simplement, ou alors il s'est cogné la tête et a des hallucinations. Il se dégrafe à nouveau et voit que la cloque s'est épanouie en une fleur de sang, dessine comme un œillet accroché à sa poitrine. Il veut crier, appeler le suppléant du commandant d'escouade, mais il comprend aussitôt que lui aussi a perdu sa voix. Il se précipite vers ses hommes, les fait pivoter, les bouscule, mais ces soldats, davantage des gamins que des hommes, restent à le regarder, à le considérer de leurs yeux bleu aqueux. Ils le prient de les laisser dormir et, semblant obéir à un ordre, se mettent sous son regard à se liquéfier et à fondre, comme s'ils étaient faits de boue. La Fayette se fait l'impression d'enfiler à toutes jambes les lignes françaises, de foncer tel un chien sauvage sur un champ de courses, mais il n'y a visiblement plus rien, ni tranchées, ni obus, ni Allemands, ni même de guerre mondiale. Là-bas dans le hallier où il avait aperçu dans sa longue-vue les feux de l'artillerie allemande à couvert, il ne voit désormais que du blé. Les épis ondulent, c'est l'été. La Fayette traverse ce champ, seul, des nuages en forme de poire au-dessus de la tête. Quelque part dans le lointain, dans une clairière, il distingue les fleurs de cerisiers et de pêchers. Couché, il ploie quelques tiges de blé. C'est une journée d'août torride. Il est midi. Le sergent déboutonne sa chemise. Sous le col apparaît une vilaine et menaçante blessure côté gauche, une blessure qui peu auparavant encore n'était qu'une cloque dont s'écoulait un mince filet de sang. Mais le petit sergent se sent bien. De sa paume de main il stoppe ce saignement factice, quasi théâtral, et pointe son regard vers le ciel. Il compte les énormes coings que forment les cumulus, et son corps cède à la somnolence. Bizarrement, le crépuscule est déjà là et le blé sous lui a pris la couleur du couchant. Dans une lointaine guerre mondiale il n'avait pas dormi des nuits durant, et maintenant le cerne le silence. Un soleil, gigantesque, agonise à l'horizon, pareil à la blessure qui, maintenant, forme un astre sur la peau blanche du sergent. Et, partout, rien que le silence, le mutisme. Et le sergent La Fayette s'endort... La déflagration de l'obus allemand fut effroyable et

éjecta le frêle sergent quelque part sur le côté. « Chef, cria-t-on, le sergent est touché ! » Les soldats de son escouade accoururent aussitôt et dégrafèrent sa chemise. Ils lui virent une méchante fleur sur la poitrine tandis que ses yeux dirigés vers le ciel laissèrent quelques instants encore entrevoir des signes de vie... Réalisant le dessein stratégique de base qui visait, dans un premier temps, à défaire la France pour, ensuite, expédier les forces à l'Est et régler le compte de la Russie, les Allemands avaient concentré le gros de leur armée à l'Ouest, vers la frontière franco-belge. Jugeant infranchissable celle orientale de la France qui courait de Belfort à Verdun, le haut commandement allemand avait, dans l'esprit du plan Schiefen, regroupé la majeure partie de ses forces sur le flanc droit, le long d'une ligne Aix-la-Chapelle-Metz. Le 20 août 1914, les combats sur la frontière firent la première victime du front Ouest, un certain sergent dont le nom, très vite, tomba dans l'oubli.

Première édition : 2000